

Zeitschrift: Revue historique vaudoise
Herausgeber: Société vaudoise d'histoire et d'archéologie
Band: 19 (1911)
Heft: 5

Quellentext: Les souvenirs de jeunesse d'Antoine de Polier
Autor: Polier, Antoine de

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

ment du conseil que la vile luy a donné por une robe à cause de ce que a bien serviz et serviraz le conseil xv s.

On peut aussi mentionner le *sonneur* de la ville, en 1430, un certain Mengin, qui *cornait* l'aube, un *conducteur de l'aigue*, sorte de surveillant des fontaines, chargé d'empêcher pendant l'hiver que les canalisations ne fussent obstruées par la glace ou la neige, enfin deux *poissonniers*, en 1463, Jean Tronçon et Pierre Espagaz, qui s'engageaient à fournir du poisson au conseil à toute réquisition.

(*A suivre.*)

F. BARBEY.

LES SOUVENIRS DE JEUNESSE D'ANTOINE DE POLIER (*Suite*)

Ma respectable parente fit chercher le beaume funeste par un exprès a Vevay. Dès qu'il fut appliqué, il fit tous les maux possibles et finit par rendre une tumeur qu'on pouvoit amener a supuration aussi dure qu'une pierre et un vrai squirre, si douloureux que je ne pouvois pas même souffrir dessus ma simple chemise et qu'il falloit m'attacher entre le sein et la chemise un petit cerceau pour prevenir toute espèce d'attouchement qui me mettoit au nonplus. Dans cet etat il fut conclu qu'on m'ameneroit a Lausanne; mais n'ayant pû soutenir ny voiture ni littiere, on prit un fauteuil de malade et des porteurs qui se rechargeoient et m'apportèrent en ville, pour me mettre entre les mains du celebre Monsieur Barre¹, qui voiant un abcès prodigieux et qui se refusoit a tous les efforts qu'on faisoit pour l'amolir, craignant d'en faire l'ouverture ou l'amputation avec un bis-

¹ Pierre Barre, docteur médecin, français, réfugié, mort à Lausanne le 12 mai 1723, à l'âge de 65 ans; il avait épousé dame Marie Coudougnan, qui mourut le 23 décembre 1745. (A. MILLIOUD.)

touris, ou les instrumens tranchans, se décida a l'attaquer par les scarotiques et la poudre infernale. Le jour pris pour cette affreuse operation, il me fit prendre diverses prises de narco-tiques ou annodins qui produisirent un effet tout différent de celui qu'il en attendoit. Je fus attaché par les bras, les jambes et le millieu du corps sur un lict placé dans un endroit isolé, n'ayant rien de libre que la langue, dont assurément je ne me servois pas pour faire des vers a la louange de Messieurs mes chirurgiens que je traitois de bourreaux sans quartier ny misericorde; la reduction de l'abcès exterieur fut l'ouvrage de 4 a 5 heures, pendant lesquelles mes souffrances furent au dessus de toutes expressions. Enfin la foiblesse, l'excès des douleurs ou si on veut celui des anodins m'endormirent; un someil de six heures me remit un peu et a mon reveil mes douleurs ettoient tres supportables; je dejeunai avec plaisir; mais demi heure après, l'arrivée des chirurgiens, au nombre de six ou sept que Monsieur Barre y avait fait appeler pour connoître d'un cas qu'il envisageoit comme tres serieux et tel qu'ils n'auroient peut-être jamais occasion d'en voir un semblable, dès que ces Messieurs furent venus l'appareil fut levé et l'on coupa jusques au vif les chairs mortifiées par les scarotiques; on trouva treize trous dans l'espace de cinq côtes, la poitrine et pour ainsi dire toute la capacité du coffre ettoit remplie de pus ou de matières purulentes, dont il sortoit par les trous plusieurs peintes (pintes), ce qui me jetta dans une si grande foiblesse qu'on crut que je touchois à mon dernier moment. Mais Dieu dans sa grace en avoit ordonné autrement. Cependant les medecins et chirurgiens se reunirent pour faire comprendre a mon cher Pere que mon mal ettoit incurable, mais qu'il avoit de quoi se consoler de ma mort dans l'existence de six autres garçons, tous robustes et bien portants; mon Pere fondant en larmes vint m'annoncer l'arret de ma mort prochaine prononcé par la faculté; il l'assaisonna de tous les temoi-

gnages de tendresse qui pouvoient en diminuer l'amertume. Il m'aimoit beaucoup ; il m'a dit souvent des lors que mon extreme resignation et le grand froid avec lequel je resçus l'annonce de ma mort lui avoit fait une certaine peine, mais que la priere que je fis a Dieu pour lui demander le pardon de mes pechés, son puissant secours et sa benediction pour mes chers Parens et tous les membres de la famille, lui avoit causé une des joies les plus sensibles qu'il ait eues de sa vie. Je voulus rescevoir la benediction de ma mere, de mes freres et de mes sœurs, qui furent tous edifiés de ma grande fermeté. Je vis aussi mes amis et leur parlai avec force et cordiale amitié ; je disposai de mes etrennes, et de quelques petits effets d'enfant, en faveur de ma mere, mon frere Paul, mes sœurs aînées et mes amis. Pendant que tout cela se passoit autour de mon lict de douleur, un chirurgien subalterne nommé Monsieur Brun qui demeuroit au voisinage et qui, m'ayant traité avant que mon Pere m'eut remis a Monsieur Barre, avoit pris pour moi l'affection la plus tendre et ne pouvoit pas digerer le prononcé de la consulte qui s'ettoit décidée a la pluralité des voix de ne point lever l'appareil, de me laisser mourir tranquillement en se bornant a insinuer a travers les linges qui couvroient la plaie, quelques adoucissants pour calmer les grandes douleurs, Monsieur Brun vint a mon Pere, et lui demanda avec l'instance la plus vive de me confier a lui ; qu'il esperoit avec le secours de Dieu et les bons conseils de Monsieur Barre de me tirer d'affaires. Mon Pere et ma mere qui avoient assisté à la consulte lui repondirent avec bonté, mais lui marquerent la plus grande repugnance a lui accorder sa demande, qui aboutiroit peut-être a prolonger une vie pendant quelques jours passés dans les douleurs les plus cruelles.

Mon fidele ami ne se rebuta point ; il fut a Monsieur Barre et le conjura de consentir a ce qu'il put sous sa direction entreprendre une cure qu'on croioit impossible, mais qui lui

avoit paru dans la consulte de nature a n'etre pas sans esperance, en suivant la marche qu'avoit conseillé Monsieur le Docteur Charière¹. Monsieur Barre convint que tant qu'un jeune homme conservoit encore avec les facultés de son esprit, quelque force de corps et l'usage de tous ses sens, il ne falloit pas l'abandonner; ces deux Messieurs vinrent dans l'appartement de mes chers Parens, et leur representerent si fortement ce qu'ils venoient de conclure, qu'ils les determinerent a me remettre entierement entre leurs mains, afin qu'ils pussent, si Dieu vouloit seconder leurs efforts, essayer de me guerir.

Ce Monsieur Charière avoit conseillé de s'assurer si le sac intérieur de l'abcès ettoit assez grand pour pouvoir contenir une certaine quantité d'une forte infusion d'herbes vulneraires faite avec une partie égale d'eau et de vin, qu'on injecteroit aussi chaude que possible dans l'intérieur de la plaie; que le seul trou qu'on conserveroit seroit bouché avec un plumaçeo. Je serois placé sur une pallangre ou branle de cordes, balancé et agité autant que mon extreme foiblesse pouvoit le permettre; qu'ensuitte, soutenu par les pieds et la tête, on fairoit sortir l'injection qui auroit netoié l'intérieur de la plaie et auroit disposé les chairs a recroître interieurement, avancé ainsi l'ouvrage de la guerison.

Cette operation réussit très bien pendant quelques jours; mais on n'osa pas la continuer, parce qu'on eut de fortes raisons de soubsonner que le sac interieur ettoit rompu et qu'il y auroit un grand danger en l'injectant de faire tomber sur les parties du coffre interieur des fragmens de cette injection qui venant à se corrompre pouvoit causer des ravages cruels et irremediables. On regarda comme un grand bonheur et qui m'épargna bien des douleurs, que pendant

¹ Le docteur Charrière apparaît dans les manuaux du Conseil de Lausanne, le 20 juin 1718, comme chargé d'une inspection des boutiques d'apothicaires avec ses confrères les docteurs Constant, Rippon père, d'Apples et Rippon fils.
(B DUMUR.)

plusieurs mois j'ettois pendant les pancemans dans une espèce de spasme ou evanouissement qui amortissoit la douleur et m'otoit en quelque sorte toute sensibilité. Il m'arriva bien des circonstances critiques qui firent craindre pour mes jours, mais Dieu en avoit ordonné autrement et la force de mon temperament surmonta tous ces obstacles. L'un des plus grands fut un morceau du lobe gauche du poumon qui se plaça au devant de l'entrée interieure du trou qui ettoit au fond de la plaie, entre deux côtes; il sortit après de grands efforts et amena avec lui une grande quantité de matiere putride dont l'évacuation me laissa dans une foiblesse extreme. On s'apperçut un jour que l'un des côtés d'une des deux côtes qui ettoient a decouvert prenait un peu de mortification, qu'il falloit prevenir. Pour en empêcher les progrès qui auroient pu conduire à la carie, on se decida pour donner lieu a l'exfoliation qui ne put se faire qu'en attaquant le perioste, ou cette pellicule qui couvre les os, et qu'on peut regarder comme l'ame du sentiment, et la partie de nos corps dans laquelle il se developpe avec le plus de force. Lorsque l'appareil oté la plaie ettoit découverte, si je mettois ma main sur la bouche, le jeu des poumons occasionoit une explosion par la plaie, qui, sortant comme le vent d'une serbacanne, etteignoit une bougie a plusieurs pieds de distance.

Il y eut dans la suite de cette affreuse maladie plusieurs autres circonstances, qui allarmerent extremement Messrs de la faculté. Pour abréger, j'observe que les matières ayant pris ce cours, et la plaie donnant toujours plus ou moins de pus, le celebre Monsieur Barre ettant mort, Monsieur Brun crut devoir consulter les amis et correspondans du defunct, sur ce qu'il conviendroit de faire. Ces messieurs dont l'un nomé Monsieur Godoygnant¹ ettoit a Genève et l'autre

¹ Jaques Condongnan, II^e du nom, agrégé maître chirurgien à Genève en 1713 (Léon GAUTIER). — Il était probablement le beau-frère du D^r Barre, sus-nommé.

Monsieur Passavant¹ a Basle ; ces messieurs conseillerent de ne point laisser fermer la plaie, mais d'y ajusteru ne espêce de canule, dont l'orifice extérieure se boucheroit avec un petit tampon, qu'on pouvoit ouvrir lorsque j'aurois quelque embarras dans la poitrine, pour donner lieu a une espêce d'évacuation qu'on jugeoit nécessaire. Je fus pendant plus de six mois assujeti a cet expédient, aussi douloureux qu'embarasant, d'autant plus incommode que le plus leger frottement sur la partie exteriere, occasionoit un dechirement dans l'interieur, qui, me causoit des douleurs violentes ; ce qui m'arrivoit surtout dans la nuict. Un soir comme j'allois me coucher, j'otai la canule et me contentai de boucher le trou avec un peu de linge effylé ; comme la plaie ettoit fort nette et bien entretenue, les chairs recrurent avec une rapidité ettonnante, en sorte que ne pouvant point remettre le matin ce que j'appelois mon petit robinet, je me consolai de l'inconvenient dans l'esperance que ma playe seroit bientôt ferméë et que je verrois une fin a cette longue et cruelle epreuve. En effet, au bout de trois jours, la playe fut non seulement entierement ferméë, mais il s'ettoit formé sur le trou un petit mammelon de chairs baveuses qui m'inquiettoit. Il y avoit dix jours que je n'avois vu Monsieur Brun, que j'evitois même avec soin dans la crainte qu'il ne veuille rouvrir ma poitrine, ce que je redoutois beaucoup ; de son côté il me cherchoit ; m'ayant saisi au detours d'une rue, il me conduisit chez lui, et ayant fait inspection de la playe, frapé de ny point retrouver la canule, et de la voir entierement bouchée, il faignit de prendre un vieux perceret pour rouvrir ce qu'il appeloit son toneau. La peur me prit, je tombai a ses pieds et le conjurai de ne plus m'exposer a de nouvelles

¹ Cladius Passavant, promu en 1705 docteur en médecine et chirurgie ; en 1724, médecin de la ville de Bâle (Stadtarzt), sénateur. C'est dans sa maison que vint Albert Heller, de Berne, quand il étudiait à Bâle l'anatomie et les mathématiques en 1728.

(Albert BURCKHARDT.)

soufrances ; il se contenta pour le moment de mettre sur le mammelon un scarotique pour le manger et le dissiper, mais il vint chez mon Pere annoncer l'ettat des choses et lui dire qu'il alloit ecrire a Messieurs Godognan et Passavant pour savoir ce qu'il convenait de faire ; qu'il y avoit apparence, qu'on conseilleroit l'operation de l'empîème qui consistoit a faire une ouverture cruciale au-dessous des côtes pour tirer en bas les matieres qui pourroient faire depot dans l'interieur du coffre. Cette seule idéë me fit fremir, et je ne cessois de prier Dieu pour me preserver de ce malheur. Au bout de six ou sept jours les lettres ettoient venuës et voiant Monsieur Brun entrer dans la chambre de mon cher Pere, j'allai me placer entre deux portes ; j'en entendis la lecture, qui allait indiquer l'empîème comme le seul expedient salutaire. J'en fremis et fus me cacher au grenier dans des toneaux afin qu'on ne pusse pas me trouver ; on m'appella, on me chercha partout, point de responce de ma part. Enfin l'on me trouva, je me jettai aux genoux de mon Pere et le priai de me laisser mourir en paix et langueur plutôt que de m'exposer a des maux plus cruels. Touché de mes larmes, Monsieur Brun proposa de differer et d'employer plutôt de la tisane royale pour purifier le sang et prevenir ce qu'on paraissoit avoir a craindre ; ce conseil fut suivi et dès le lendemain je fis usage de cette salutaire tissane et d'un regime exactement observé, ensorte que, par la grace de Dieu, dans peu de semaines, sentant tous les jours plus de forces, je me trouvai dans peu en ettat de convalescence, et bientôt d'une entiere et parfaite guerison ; c'est a dire dans le printemps de 1726.

(*A suivre.*)

F.-A. FOREL.

